



**Fête de la Saint-Jacques.**  
**Harzé, dimanche 27 juillet 2014**

*Témoignage de Paul Marquet, coordinateur du groupe « Saint-Jacques de Compostelle -Sud-Luxembourg », lu à l'occasion de la messe de la Saint-Jacques en l'église Saint-Jacques de Harzé (Aywaille - province de Liège).*

Il m'a été demandé de donner en quelques mots mon témoignage d'ancien pèlerin.

Il me faut d'abord préciser que chacun se met en route pour les raisons qui lui sont propres et que, sur le chemin de Compostelle, chacun fait, chacun vit une expérience unique.

Je ne puis dire exactement quelles étaient les motivations de ma démarche. Je ne suis pas parti suite à une vision, ni pour faire acte de repentance, ni pour accomplir une action hautement spirituelle. Fort heureusement, ces motivations sont rares aujourd'hui. Les miennes étaient beaucoup plus terre à terre: sortir des habitudes, du ronron quotidien, découvrir de régions nouvelles. J'envisageais aussi cette grande randonnée comme une longue retraite. Le terme est à prendre au sens propre, une mise en retrait pour retrouver une vie plus simple, pour se retrouver soi-même. Ce devait être un pèlerinage au cours duquel on pèlerine, l'essentiel était de chemin lui-même.

J'ai lu des bouquins sur le sujet et une fois décidé à tenter l'aventure, j'ai acheté l'équipement nécessaire, en veillant à transporter, sur mon dos, un barda le plus léger possible. Avec tout mon attirail, je me suis ensuite entraîné dans les forêts et les campagnes voisines,

Et voilà le jour du grand départ venu ! Fin mai, je prends le train pour Le-Puy-en-Velay et le lendemain, je commence ma longue marche, non sans une certaine angoisse. N'étais-je pas un peu fou de me lancer dans pareille aventure, comme certains de mes amis et connaissances me le laissaient entendre. Dans quelques jours, ne serais-je pas obligé de rentrer à la maison. Et la fatigue ? Et le mauvais temps et les ampoules ? Trouverai-je toujours à me loger, à manger ?

Bien vite, les craintes se dissipent. Je ne m'inquiète plus du temps qu'il fera, d'ailleurs je n'en sais rien, je ne lis aucun journal, n'écoute pas la radio et ne regarde pas la télé. Je réserve mon logement en gîte la veille et souvent même pas du tout. On verra bien ce soir ! Je ne m'inquiète pas pour un problème qui, très probablement, ne se posera pas. Ma seule crainte, c'est celle de la plupart d'entre nous : être obligé de s'arrêter.

Je me sens bien sur le chemin, seul en pleine nature. C'est merveilleux de traverser à moins de 4 km/h d'aussi belles régions : le Massif Central, le Sud-ouest de la France, de traverser les Pyrénées de cheminer de la Navarre de transpirer sur les chemins sans ombre de la Castille, de respirer à pleins poumons dans les forêts d'eucalyptus, et enfin d'atteindre Santiago puis le cap Fisterra tout au bout de l'Europe, tout près du Portugal.

Le chemin offre une grande variété de paysages. Parfois il est agréable, parfois monotone, de magnifiques sentiers à travers bois, des côtes éreintantes, des descentes raides, des plaines arides sans ombre sous le soleil.

On se sent tout petit, mais en même temps comme faisant un avec cette belle nature. Instinctivement, la louange monte du cœur aux lèvres. Seul, au milieu de nulle part, qui pourrait m'empêcher de parler et de chanter.

J'avais entrepris dès le départ, la lecture suivie de l'Évangile selon St Matthieu.

*« Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent et votre Père céleste les nourrit ! Ne valez-vous pas plus qu'eux ? Ne vous inquiétez donc pas du lendemain : À chaque jour suffit sa peine. »*

Malgré ou peut-être à cause de son exigence, ce chemin pousse à la joie à la louange, au partage, à la simplicité.

Le touriste exige, le pèlerin remercie. Il rend grâce pour le logement, la nourriture qu'on lui propose, les paysages, le soleil brûlant, le vent, la pluie, il rend grâce, il est heureux d'être là, il remercie.

Ce chemin est un chemin de rencontre. La plupart du temps, je marche seul. Parfois quelques kilomètres avec d'autres pèlerins qui me rejoignent ou que je rejoins, mais souvent après quelque temps, chacun reprend son pas. On se retrouvera plus loin, au gîte peut-être ou parfois même quelques jours plus tard. Le soir, il est agréable de bavarder avec d'autres personnes, de partager les joies, les expériences du chemin, les petites erreurs d'itinéraire, de parler des pèlerins rencontrés, des villageois sympa ou désagréables, des chiens hargneux, tout cela autour de la table d'un ferme auberge, ou dans un gîte en cuisinant un repas que l'on prendra en commun ou dans un petit resto qui fait des menus à des prix abordables pour les pauvres pèlerins que nous sommes.

Dans les gîtes, les fermes auberges, en France, les albergues en Espagne, le confort est parfois sommaire, mais on se contente d'un lit pour dormir, une douche, parfois froide, d'un bac pour faire sa lessive.

On s'habitue très vite à ces dortoirs, parfois de quelques lits, parfois d'un nombre impressionnant de lits à étages.

Vers à 22 heures, les gîtes ferment leurs portes, souvent à clé, tout le monde est au lit et c'est le grand silence que tous respectent, sauf certains ronfleurs.

Ce qui est important dans un pèlerinage comme Lourdes, Fatima ou Beauraing, c'est d'être arrivé dans ce lieu, On visite les sanctuaires. On y participe à des célébrations. On assiste à des conférences, on prend part à des échanges. C'est en quelque sorte un temps de retraite spirituelle. A Santiago c'est tout différent, le temps de retraite, de réflexion, de découverte, c'est le chemin. Lorsque le pèlerin arrive à Santiago, il entre dans la cathédrale, il va faire l'accolade à saint Jacques, qui trône au-dessus du maître-autel, il se recueille devant son tombeau, il assiste à la messe des pèlerins, il va demander sa compostela, l'attestation qu'il a bien effectué le pèlerinage. Et c'est tout. Il peut retourner chez lui.

Santiago est une ville avec d'étroites et sympathiques rues moyenâgeuses bordées de boutiques de souvenirs et de restaurants. La cathédrale est imposante de même que les bâtiments qui entourent l'immense place qui s'étend à ses pieds.

J'ai été plus impressionné par le fait d'être arrivé là après une aussi longue marche que par l'édifice lui-même. De plus après des semaines de quasi solitude, je me sentais un peu déphasé au milieu de toute cette foule. J'avais apprécié le calme des abbayes. J'étais heureux de célébrer la liturgie des heures

avec les prémontrés de Conques ou les sœurs de Moissac, ou les bénédictins de Samos.

À la cathédrale de Santiago, comme d'ailleurs dans les autres églises espagnoles c'est autre chose. Les gens du sud sont exubérants, qu'il s'agisse d'Espagnols d'Italiens ou de Portugais et lorsqu'ils chantent, ce n'est pas du bout des lèvres, comme dans nos assemblées ici, c'est à tue-tête.

Pourtant, je me sentais bien à cette messe des pèlerins, comme d'ailleurs à la messe très solennelle de la Saint-Jacques du 25 juillet (2007). Une cathédrale pleine à craquer. Une belle image du peuple de Dieu : une foule immense, des gens de toutes nations, de toutes races, de toutes langues. Je crois que Dieu regardait avec bienveillance et tendresse, ses enfants un peu bruyants, heureux d'être là, émerveillés, qui priaient, qui chantaient, qui photographiaient, qui filmaient. Toutefois, on se rend bien compte que pour certains, ces célébrations ne sont que des cérémonies folkloriques hautes en couleurs. Mais eux aussi, Dieu est heureux de les accueillir dans sa maison.

Faire le chemin de Compostelle, ce n'est pas des vacances, mais c'est un bonheur. D'ailleurs la plupart des anciens pèlerins récidivent ou se retrouvent dans des associations jacquaires.

En mai 2010, j'ai parcouru de nouveau 150 kilomètres sur le chemin Espagnol, dans le froid et la pluie. Je tenais à retourner sur le camino cette année-là, car 2010 était une année jacquaire. Pour Compostelle, une année est dite jacquaire lorsque la fête de saint Jacques (25 juillet) tombe un dimanche. Les Espagnols parleront même d'año santo, d'année sainte. La prochaine aura lieu en 2021.

Lorsqu'on rentre chez soi, le chemin n'est pas terminé, car pour chacun de nous, la vie est un cheminement. Celui qui nous guide sur ce chemin, c'est Jésus, lui, le Chemin, la Vérité, la Vie.

Pour le suivre, comme sur le chemin de Compostelle, un équipement léger suffit. Il faut se désencombrer, abandonner tous ce qui n'est pas indispensable, et on s'aperçoit même que ce qui au départ paraissait indispensable, ne l'était absolument pas. Pour marcher, aimer, être à l'écoute, on a besoin de peu de chose.

La vie est une longue marche. Nous cheminons vers un but, une rencontre. Nous ne connaissons pas le jour de notre rencontre avec l'ultime réalité aimante, insaisissable vérité du monde. Un jour, au détour du chemin, nous verrons une pancarte : « Fin du camino, entrez dans l'albergue ! » Là, se terminera notre

pérégrination. Nous regretterons peut-être d'être déjà au terme de notre route. Tout timides et inquiets, nous entrerons dans cette auberge. Nous y serons accueillis à bras ouverts. Ce sera l'heure de l'ultime rencontre, l'éblouissement, la découverte du sens de toute chose. Alors, nous n'aurons plus à vagabonder, à chercher notre route. Nous nous délesterons du lourd fardeau qui pesait sur nos épaules. On nous enlèvera nos chaussures crottées, on nous lavera, on nous parfumera et nous serons invités à passer à table. Eh oui, encore ! Nous retrouverons alors ceux avec lesquels nous avons fait un bout de chemin sur cette terre, et là : paix, bonheur, amour !

Avec confiance, pèlerins que nous sommes, marchons jour après jour jusqu'à l'ultime étape. Comme le chantent, les pèlerins de Compostelle :

Ultreïa e suseïa, Deus adjuva nos !

Plus loin et plus haut, Dieu nous aide !

Paul MARQUET